



Laurent Chappis

« Pour une villa Médicis des neiges »

L'architecte urbaniste Laurent Chappis invente la montagne du futur. À 95 ans ! Une vision prospective et rafraîchissante qui fait table rase des lourds aménagements et remet l'homme au cœur de la réflexion. Rencontre, en compagnie de son ami Jean-François Lyon-Caen, un autre architecte.

Comment voyez-vous l'avenir de la montagne et des stations de ski ?

Laurent Chappis. Lorsque j'ai commencé mes études sur Courchevel en 1946, j'ai été confronté à une montagne socialiste car le conseil général qui lançait l'opération des Trois Vallées était alors issu de la Résistance et avait des idées de gauche. Sa vision de l'aménagement était donc destinée au plus grand nombre, surtout aux jeunes. Mais très vite, des promoteurs et des financiers se sont lancés dans la spéculation immobilière. Et j'ai été immergé dans une montagne capitaliste parce que, partout, les stations étaient lancées par des gens en quête d'une rentabilité immédiate. C'est pourquoi j'ai cherché d'autres voies et que le terme « humaniste » s'est présenté à moi. En montagne, au lieu de démolir l'existant (ce qui est un faux problème), il faut concevoir une montagne humaniste, c'est-à-dire l'ouvrir à l'homme, faire coexister la nature et l'homme, en tant qu'individu, pas en tant que collectivité. Alors, je suis allé voir quelles étaient les potentialités dans les pays alpins et j'ai réalisé qu'il y avait des différences énormes sur le plan culturel.

Sur le plan touristique, l'arc alpin ne possède-t-il donc pas une identité homogène ?

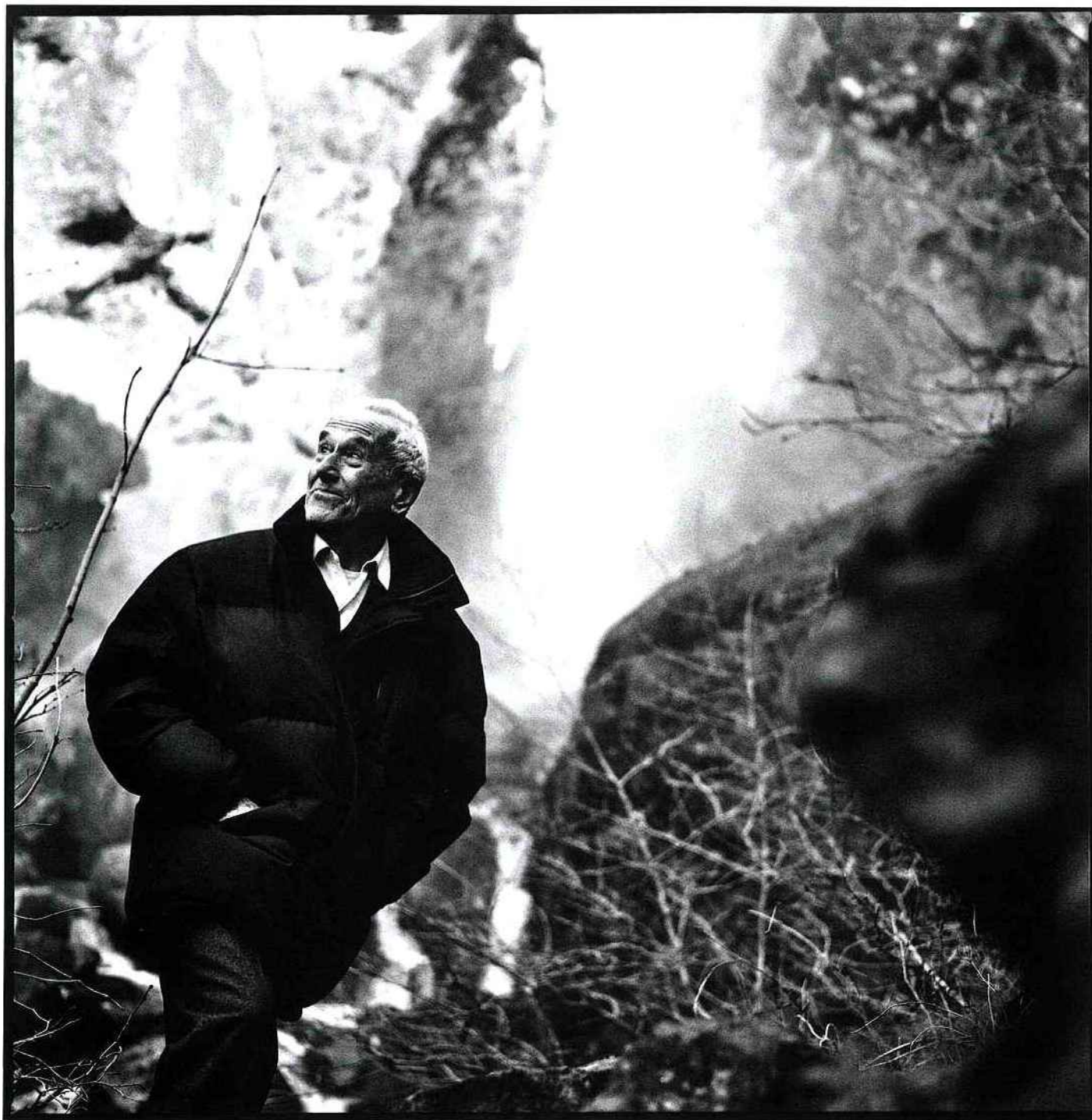
L. C. Les Alpes forment un ensemble excessivement diversifié. En travaillant à ces cartes [voir encadré], je me suis rendu compte que ce massif rassemblait la totalité des possibilités pour une montagne humaniste. Mais il faut raisonner à l'échelle de l'arc alpin. L'idée m'est donc venue de les envisager comme un espace international de tourisme, de culture et de loisirs. De même que la Vanoise est un parc national à l'échelle de la France, la montagne humaniste des Alpes serait un espace à l'échelle des vingt-sept pays européens. J'en suis là pour le moment, avec, comme documentation de base, la France, l'Italie et la Suisse, pays sur lesquels j'ai fait des rapports et des cartes qui représentent un inventaire systématique des réalités du sol. Et Jean-François Lyon-Caen travaille avec moi sur l'Autriche parce que maintenant, j'ai des problèmes de vue. C'est un travail de bénédictin !

L'élaboration de ce concept d'espace européen passe-t-elle forcément par la cartographie ? Une simple réflexion n'y suffirait-elle pas ?

Jean-François Lyon-Caen. C'est un outil de travail indispensable pour nourrir le raisonnement. Avec ses cartes, Laurent dresse un état des lieux. La lecture topographique dit beaucoup de choses, à travers les courbes de niveau, les zones enneigées, la variété du relief et des paysages, alpages, forêt, cultures, villages, pente raide ou

Laurent Chappis en mars 2001
Photo : Raphael Helle

« J'ai toujours été un rebelle du tourisme »



Parcours d'un visionnaire

Né en 1915 à Aix-les-Bains, Laurent Chappis débute des études d'architecture à Grenoble où il se découvre une passion pour la montagne et le ski. Il poursuit à Paris une formation à l'urbanisme et à l'architecture qu'il termine en captivité (1940-1945). Puis il entame une carrière vouée à l'aménagement des sites de loisirs en pays de neige. Le département de la Savoie lui confie une double mission : repérages pour l'aménagement des Trois Vallées et conception d'une station nouvelle à Saint-Bon-Tarentaise. Ce sera Courchevel 1850 dont il sera l'urbaniste en chef jusqu'en 1959. Il y invente le concept de « station nouvelle » implantée à l'altitude des alpages et à la convergence des pistes de skis. Il définit des principes d'aménagement fonctionnels et respectueux du milieu alpestre. Laurent

Chappis travaillera à plusieurs projets de stations (Méribel, Mottaret, Tignes, La Rosière, Le Revard, Roche-Béranger, Flaine, Les Sept-Laux) et à la recomposition de sites déjà équipés. En 1962, il conteste pourtant le Plan neige qui opte pour les stations intégrées et imagine un autre type de développement, avec des structures d'accueil édifiées là où est établie la vie rurale. Cette vision l'éloigne de la commande publique française. Il est en revanche appelé dans le monde entier (Italie, Europe de l'Est, Argentine). Depuis cinq ans, il travaille à l'élaboration d'un « projet de montagne humaniste ». À partir d'un état des lieux des réalités d'aujourd'hui, transcrites selon une cartographie personnelle, il poursuit des rêves nouveaux contribuant ainsi aux débats sur le devenir des Alpes.

**Jean-François
Lyon-Caen**

douce, etc. Avant de travailler sur une commande, Laurent a toujours longuement arpenté le terrain, à pied ou à skis, pour appréhender physiquement le territoire. Aujourd'hui, il le fait sur ces cartes...

L.C. C'est encore un peu vague, mais afin d'apporter une proposition concrète pour mobiliser les esprits, je voudrais que chaque pays alpin construise une villa Médicis d'altitude. Si on proposait de choisir un site suffisamment évocateur pour permettre à l'imagination d'être en état d'émotion, et apte à sensibiliser tous les esprits, on pourrait imaginer dans chaque région un lieu qui recevrait des artistes dans toutes les formes d'art. En France, je pense à des sites qui ne sont pas aménagés, comme le lac Crozet, dans la chaîne de Belledonne, une sorte de thébaïde. On laisserait toute latitude à la création, sans aucune contrainte urbanistique ou architecturale, ce serait totalement expérimental. L'intérêt consiste à passer outre les réglementations. Sinon, on aurait partout un chalet savoyard ou tyrolien, alors qu'il faut laisser l'imagination déborder afin que chaque pays présente sa vision d'une montagne humaniste en exprimant sa culture propre. Cela créerait des confrontations, une émulation ! Ces villas Médicis, on pourrait aussi les étendre à toutes les sciences. Des idées pourraient émerger et attirer l'attention du public. On pourrait d'ailleurs ouvrir ces endroits aux visiteurs, pour des échanges.

Les acteurs politiques prêteront-ils l'oreille à un tel projet ?

L. C. Je reste convaincu que dans tous ces pays on trouverait un Éric Boissonnas, par exemple, l'homme qui a créé Flaine. Des personnages de cet acabit, j'en ai rencontré plusieurs. Mais on peut

« L'imagination n'est plus au pouvoir »

aussi mobiliser l'opinion si on apporte des idées nouvelles. En fait, plus j'avance, plus je me rends compte que je n'en suis qu'au début, alors que j'arrive à la fin de mon existence... C'est pour cela que je travaille avec Jean-François et son équipe.

J.-F. L.-C. Notre groupe de recherche accompagne Laurent dans la réalisation des cartes et par des échanges autour de ses réflexions. Nous allons d'ailleurs bientôt organiser une présentation de ses propositions sous l'égide de Hervé Gaymard. Se tourner vers l'avenir, ce n'est pas si fréquent aujourd'hui quand on parle de montagne. On a plutôt tendance à regarder dans le rétroviseur. Laurent appartient à une génération qui voyait devant. C'est ce qui est singulier dans son projet. Ça ouvre des pistes...

Comment expliquez-vous qu'aujourd'hui, aménageurs, urbanistes ou architectes n'aient pas ce regard tourné vers le futur ?

L. C. L'imagination n'est plus au pouvoir. On critique et on fait des petits arrangements pour essayer de pérenniser une œuvre qui appartient déjà au passé. Après tout, il y a eu des friches industrielles et on en a transformé certaines en musée. De même, il y aura des friches touristiques qu'on pourra aussi exploiter d'une façon ou d'une autre... Mais je ne connais pas beaucoup de gens capables de dire : « *Je propose ceci* ». Ils manquent d'expérience par ailleurs. J'ai réalisé quatre stations en France et j'en ai étudié bien d'autres à l'étranger. Aussi, j'ai nourri cette réflexion sur des bases solides.

Question de génération ou de société ?

L. C. J'ai eu la chance (alors que pour la plupart de mes camarades, c'était un drame) de passer

cinq ans en captivité dans un camp d'officiers où toutes les cultures étaient représentées. On avait une vision globale et, surtout, tout notre temps pour réfléchir. Cela compte beaucoup, car lorsqu'on est en activité, on manque de disponibilité pour la réflexion. Et puis une situation dangereuse aide sans doute à la création. J'ai été envoyé en baraque de repréailles suite à des tentatives d'évasion. Ça forge un caractère ! En tout cas, il est certain que même aujourd'hui, il reste des tas de choses à faire pour l'avenir de la montagne. Mais il ne faut pas continuer à perfectionner la bougie en croyant qu'on va découvrir l'électricité ! Or, en ce moment, on perfectionne la bougie... Alors que c'est avec la montagne humaniste qu'on va découvrir l'électricité.

Et vous êtes dans cette utopie ?

L. C. Parce que je suis peut-être un peu en avance. C'est tout de même un paradoxe qu'il n'y ait pas un jeune pour faire ce que je fais moi, à 94 ans ! Mais la vie actuelle ne prête pas à l'utopie, ni à la rébellion. J'ai toujours été un rebelle du tourisme. L'anarchitecte comme disait le journaliste Philippe Révil... ❖

ENTRETIEN REALISE PAR PASCAL KOBER ET DOMINIQUE VULLIAMY
LE MARDI 10 NOVEMBRE 2009 A CHAMBERY

Le texte intégral de cet entretien est disponible sur notre site Internet · www.lalpe.com

À lire • L'anarchitecte Laurent Chappis rebelle de l'or blanc, par Philippe Révil, éditions Guérin 2002

• *Les écrits et les cartes de Laurent Chappis, intitulés Ma montagne, du rêve à la réalité, sont publiés en micro-édition par la Fondation pour l'action culturelle internationale en montagne (Facim) Aux cinq volumes déjà édités (2003 à 2009), trois autres viendront bientôt s'ajouter www.fondation-facim.fr*